



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.  
 Robe de tulle garnie de nœuds de satin de M. Michel rue neuve des petits  
 Champs N.º 33. Toque en tissu broché d'or ornée d'tigrettes.

Nº

CO

C  
C

des

www

C  
dout  
Pa

AU J  
N  
Chez  
St  
MAR

Chez

Chez

Chez  
Pour  
Sa  
Le  
Pr

50  
1  
www

F  
un  
tem  
de  
cou





# PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes*  
*des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de femme.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

Prix de l'abonnement :	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre,	pour les départemens.
1 fr. <i>idem</i>	pour l'étranger.

## UN CONCERT.

### MODES.

RENTREZ donc dans la file, me crie d'une voix de stentor un gendarme; et un coup de crosse de fusil asséné en même tems sur la tête de mon cheval, me dispensa de faire preuve de ma soumission à la discipline militaire, car le malheureux coursier s'y conforma de lui-même avec tant de promptitude



qu'une roue de mon cabriolet vola en éclat en frappant contre une borne. Parvenu à me débarrasser, non sans peine ni sans quelques contusions, de mon char brisé, je me disposais à tirer satisfaction de cette insulte, lorsque des cris de gare partant de tous côtés, vinrent m'avertir que j'étais exposé à des dangers plus grands encore que ceux auxquels je venais d'échapper. Pressé par des voitures qui se croisaient en tous sens autour de moi, avec la rapidité de l'éclair, l'instinct de ma conservation personnelle l'emporta sur le besoin de la vengeance et je me hâtais de gagner la porte de l'hôtel où se donnait un concert auquel je me rendais.

La scène qui s'y offrit à mes regards me fit bientôt oublier ma mésaventure ; les voûtes retentissaient des clameurs des cochers, et des cris d'effroi de plusieurs femmes élégantes qui, venues modestement en voitures de place, ne pouvaient pénétrer qu'à pied dans l'intérieur des cours. Elles se voyaient ainsi, pour jouir des plaisirs du grand monde, forcées de passer par tous les désagrémens de l'alliance entre luxe et misère. Il fallait, avant de parvenir sur le théâtre de leurs triomphes, qu'elles exposassent, pendant plus de cent toises, leurs brillantes toilettes à être élaboussées, et courussent le risque d'être mille fois écrasées par les coursiers fougueux des équipages privilégiés.

Il faut l'avouer, à la honte de notre espèce, la plus grande consolation que nous puissions éprouver dans le malheur c'est de le voir commun à un grand nombre d'individus. Le spectacle de tant de jolies femmes partageant ma mauvaise fortune, me la fit promptement oublier, et je me dirigeai gaiement vers l'entrée des salons en me disant comme le Chiffonnier des Variétés : *Il faut être philosophe.*

Après avoir fendu la foule des laquais qui encombraient l'antichambre, je me croyais arrivé au port et à la fin de mes peines, lorsque j'aperçus devant moi une masse compacte encombrant deux ou trois salles antérieures à celle où se donnait le concert ; les échos m'apportaient par fois des sons pleins de mélodie, mais ils étaient à chaque instant étouffés par les exclamations de *brava, bravissima*. Les dilettanti qui m'entouraient, trop serrés pour pouvoir témoigner leur enthousiasme par des applaudissemens, s'en dédommageaient en trépigant avec tant d'ardeur que je pris le parti de me tenir sur

un pied, afin de ne pas exposer mes deux jambes à être mutilées à la fois. Soumis à la chaleur du tropique, privé de la portion d'air indispensable à la vie, j'avoue, à mon déshonneur, que mon zèle pour la musique italienne ne put me faire conserver longtems une semblable position, je me décidai lâchement à l'abandonner; mais auparavant je voulus connaître les sujets d'admiration générale. Profitant de mes cinq pieds huit pouces, m'élevant sur les épaules de mes voisins, j'aperçus dans le lointain un salon rempli de femmes dont les coiffures variées offraient l'image d'un parterre émaillé de fleurs; la perspective était terminée par des forte-pianos, derrière lesquels était rangée une foule de jeunes sirènes non moins séduisantes par leurs grâces que par le charme de leur voix. La reine de cette fête captiva toute mon attention; ses accens qui portent au cœur, sa belle physionomie pleine de noblesse, ses grands yeux noirs étincelans du feu du génie, me retracèrent la Corinne de M<sup>me</sup> Staël. Au moyen de quelques petits sauts, je parvins successivement à découvrir la tête du célèbre Rossini, à côté duquel j'aperçus l'angélique Schiavetti et le mélodieux Rubini qui eut la galanterie de déroger, au point de chanter l'air du soldat de *la Dame Blanche*. On me nomma encore quelques noms en *i* appartenant aux *famosos maestros* de la terre classique de la musique. Ma curiosité satisfaite, j'employai, pour me dégager de la foule qui m'enveloppait, le même moyen que Jean-Bart avec les courtisans de Louis XIV, et je me sauvai en répétant avec orgueil :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute à Paris.

Les robes en velours plein sont les plus distinguées pour robes de soirées; on y adapte toujours des manches blanches terminées par un parement en satin blanc que l'on garnit d'une petite blonde : deux rangs de très-haute blonde se placent au bas de la robe, en relevant un peu du côté gauche.

A la dernière et brillante soirée musicale donnée par M<sup>me</sup> M\*\*\*, on a remarqué une dame en robe de velours ponceau, dont le corsage était formé par des espèces d'écailles en velours, bordées de petites blondes. Ces écailles, qui se



rapprochaient et se croisaient en tous sens, selon la forme de la taille, représentaient une mousse de blonde laissant apercevoir le reflet du velours, ce qui produisait le plus charmant effet.

Beaucoup de bérêts avec des aigrettes, d'autres avec deux bouquets de quatre à cinq petites plumes plates, placés l'un sur le bord, du côté relevé et retombant un peu sur l'immense calotte du bérêt, et l'autre au bas de la tête. Quelques coiffures en gaze chiffonnée formant demi-toque, demi-turban ou bérêt, de petites aigrettes blanches entremêlées dans les bouillons ou crevés de cette gaze; d'autres coiffures en cheveux avec un bandeau en perles, or ou pierreries, ayant toujours un médaillon sur le front; un grand esprit traversant la coiffure de manière à ce que les petits brins d'esprit ombragent les nœuds d'Apollon, en formant un arc au-dessus de la tête : telle est la généralité des coiffures adoptées pour les grandes réunions.

Les jeunes personnes cherchant à varier la simplicité de leurs costumes de bal, portent des robes de mousseline garnies de quatre à cinq chefs en or; quelques-uns sont tissus dans la mousseline; mais la plupart de ces robes ont des galons cousus à plat, dont l'or est très-pâle afin de mieux imiter les chefs qui se trouvent dans les mousselines des Indes.

Il y a toujours une stagnation complète dans les modes, entre l'époque où finit le carnaval et celle des fêtes de Long-champs : pour remplir cette lacune d'imagination nos premières modistes ont leurs magasins remplis d'une foule de petits bonnets en blonde qui ne diffèrent entre eux que par le nom et la disposition des fleurs dont ils sont ornés, par des brides en rubans ou par des barbes en blonde, etc. etc.

#### L'ÉTUDIANT EN DROIT (1).

(Suite.)

L'ÉTUDIANT AU BOIS DE BOULOGNE; FIN DES ÉTUDES.

Le bonheur dont j'avais joui pendant ce trop court voyage, ne m'avait pas permis de songer aux embarras qui m'atten-

(1) Voyez le Numéro du 31 Janvier.



daient au retour; je ne me sentis pas plutôt rouler vers Paris, que je trouvai la mémoire de mon fâcheux emprunt. Le terme était écoulé depuis trois jours seulement; je tremblais qu'il ne fût trop tard. Je connaissais l'exactitude de mon père; j'étais certain de trouver la remise attendue; mais mon juif s'était peut-être déjà mis en possession. . . . Il n'était que trop vrai, tout était déménagé. Fort de mon écrit, il avait sommé mon ami d'ouvrir ma chambre, et bientôt après il n'y restait rien. Malgré mes craintes à cet égard, je restai muet d'étonnement et de colère. Quel parti prendre? Causer un scandale qui viendrait aux oreilles de mon père; revenir sur mon écrit ne me parut pas possible. Je me résignai donc, et après avoir encaissé le mandat, j'avisai au moyen de me coucher. Je louai quelques mauvais meubles, je me contentai du strict nécessaire (j'avais renoncé au superflu); je payai quelques dettes, bientôt après j'en fis d'autres. Devenu misanthrope depuis mon retour, je travaillais sérieusement. Mes finances étant toujours fort basses, je mangeai mon vin, c'est-à-dire que je le cédai à mon restaurateur pour payer ma nourriture. J'avais prêté de l'argent à l'ami qui m'avait aidé dans mon charmant voyage; j'en avais emprunté à un autre avec lequel j'allais quelquefois au jeu, dans l'espoir de gagner de quoi racheter mon mobilier ou un à-peu-près semblable, car je voyais approcher avec effroi l'époque des vacances, tout allait se découvrir. J'étais ensorcelé, je crois, tout me tournait mal. J'étais absolument à sec; pour plaire à ma belle au temps de mes amours, j'avais fait des dépenses de toute espèce; je me détournais souvent pour ne pas rencontrer mes créanciers. Non-seulement mon Démosthènes était loin de moi, mais ma montre avait fini par rester en paiement de l'argent prêté dessus; j'étais chagrin, j'avais de l'humeur; l'ami avec lequel j'avais été au jeu vint me redemander ce que je lui devais, il était en mauvaise veine, et, forcé d'acquitter sa parole, il me pressa vivement; je ne pouvais le satisfaire, j'avais usé de toutes mes ressources; je me fâchai, c'était la dernière que je pouvais employer. Il cria plus fort que moi; de propos en propos il fut arrêté que la dette s'acquitterait au bois de Boulogne, au bout d'un pistolet, dans le jour même: deux heures nous parurent un délai suffisant pour trouver nos témoins.

Je sentais mes torts; j'étais mécontent de moi; le souvenir



de mes bons parens me déchirait le cœur; je gémissais sur mon sort; ma conduite depuis deux ans et les sottises qui m'avaient mené là, vinrent s'offrir à ma pensée pour faire mon désespoir. Je tenais à la vie, elle m'était chère à cause des tendres affections qui reposaient sur moi, cependant je desirais la perdre; car l'idée de tuer un ami parce que je ne pouvais lui payer ce que je lui devais, m'était plus affreuse que la mort.

Je sortis pour chercher mon témoin et des pistolets; je ne trouvai point celui sur lequel je comptais. L'heure avançait, ma tête s'échauffait de plus en plus; je ne voulais point passer pour un lâche, je courus au bois de Boulogne à l'endroit du rendez-vous sans pistolet, sans témoin; j'étais hors d'haleine, pâle et couvert de sueur; je me garais à peine des voitures, j'étais frôlé par les roues, éclaboussé par les chevaux; je ne voyais rien, ne sentais rien, j'avais toujours devant les yeux mon ami, que j'allais peut-être blesser, et le chagrin de ma mère si je succombais, comme je le méritais.

Toujours courant je traversais les Champs-Élysées et j'allais arriver au but, lorsque je me trouve devant un cabriolet; le cheval s'arrête, je me détourne un peu sans lever les yeux, et prêt à continuer, j'entends une voix qui m'était bien connue s'écrier: « comment c'est toi, Henry! où cours-tu donc comme cela? » (je m'arrête) et mon oncle continua: « comme te voila fait, tu as l'air d'un fou; as-tu été malade, sors-tu de Charenton? allons, monte et conte moi tout cela, pendant le chemin. Tu as ton ménage, tu vas me donner à dîner. » Je montai, mais arrêtant le bras de mon oncle qui tenait les guides, je le suppliai de tourner bride, et de me conduire un peu plus loin. Je lui avouai ma facheuse position, il devint pensif, ne me fit point de reproches et me parut fort affecté. Je me détestais dans ce cruel moment. Nous atteignîmes l'endroit désigné; mon oncle descendit avec moi, une courte explication faite avec le ton de franchise qui lui était naturel et le remboursement de ma dette terminèrent cette affaire: mon ami s'avança généreusement le premier pour m'embrasser, ce fut un grand soulagement pour moi!

Arrivés dans mon appartement, j'achevai ma confession; l'absence du célèbre orateur que mon oncle m'avait donné pour modèle, le fâcha peut-être encore plus que tout le reste; il s'informa de la montre, il fallut bien lui dire toute la vérité.



Après s'être promené dans la chambre en silence, mon oncle me demanda à combien pouvait s'élever mon bilan, je ne pouvais lui répondre d'une manière précise ; il fit avec moi le relevé des divers fournisseurs qui voyant arriver les vacances, venaient m'assaillir chaque jour, et après avoir terminé cet état, il me dit : tous ces messieurs seront payés, et si ton père veut m'écouter, tu n'auras plus rien à démêler avec eux ; je vais à Versailles pour trois jours, arrange-toi de manière à être prêt à partir avec moi ; cet air-ci ne te convient pas, ni à moi non plus ; diable, je ne suis pas assez riche pour vivre à Paris et tu n'étais pas fait pour faire un Démosthènes ; en disant cela mon oncle me remit un mandat suffisant pour me libérer. Je baissai la tête et ne me sentis pas la force de le remercier. Il revint au jour dit : j'étais prêt, nous partîmes ; avant notre arrivée, il m'avait déjà rendu son amitié. Il s'établit un tribunal de famille où je fus jugé : mon oncle me servit de défenseur, mais il fut arrêté qu'ayant perdu deux ans et assez d'argent à Paris sans avoir suivi l'exemple des grands orateurs, il fallait renoncer à la carrière du barreau, je ne fis aucune objection, je méritais plus de sévérité.

Trois mois après mon retour, je devins l'heureux époux d'une aimable cousine ; la punition était trop douce, je n'étais pas digne de mon bonheur. Mon oncle m'associa dans ses affaires avec la promesse de me laisser sa fabrique dans trois ans. Je serai donc à la tête d'une filature considérable, et si Dieu m'accorde des garçons, je lui promets qu'ils ne feront pas leur droit à Paris.

#### NOUVELLES DES THÉÂTRES.

La représentation qui aura lieu incessamment au bénéfice de Devigny ne peut manquer d'être très-brillante. On jouera la *Démence de Charles VI*, dans laquelle Talma a un rôle des plus tragiques et des plus intéressans ; et la *Dame Blanche* avec les ballets que Gardel a composés pour la Cour.

Puis viendra, pour la représentation au bénéfice de Madame Branchu, *Olympie* demandée par le Roi de Prusse.

Puis la représentation au bénéfice de Huet, puis celle de Baptiste, puis celles de M<sup>mes</sup> Levert et Duchesnois. On assure



même que la petite Léopoldine, du Théâtre-Français, en sollicite une pour elle. Il y a trois ans qu'elle joue Joas avec assez de succès.

Comme au mois d'octobre prochain il y aura un nouveau théâtre, celui de la *Nouveauté*, élevé à cent pas du théâtre Feydeau, on dit que le gouvernement, qui aime tant les salles de spectacles, va s'occuper de faire construire, comme à l'Odéon, un immense rideau en tôle, qui pourra conserver au moins un des deux théâtres en cas d'incendie. Cette précaution est fort bien vue, car déjà beaucoup de locataires de la rue Feydeau ont donné congé.

### ANNONCES.

Le joli vaudeville des *Dames à la mode*, joué avec succès au théâtre de la rue de Chartres, a paru depuis quelque tems au magasin de pièces de théâtre de Duvernois, cour des Fontaines, n° 4; c'est là que, pour la modique somme de 1 f. 50 c., celles de nos lectrices, privées de voir représenter cet ouvrage, pourront au moins se le procurer pour le lire.

On vient de mettre en vente les *Mémoires de la Margrave d'Anspach*, écrits par elle-même; contenant les observations recueillis par cette princesse dans les diverses cours de l'Europe, ainsi que des anecdotes sur la plupart des princes et autres personnages célèbres du XVIII<sup>e</sup> siècle; traduits de l'anglais, par J. T. Parisot; ornés de portraits. 2 volumes in-8°. Prix, pour Paris, 14 fr.; par la poste, 17 fr. A Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Nous reviendrons sur cet ouvrage qui nous paraît renfermer des anecdotes très-piquantes.

Les *Tours* cylindriques en cheveux avec frisure perpétuelle, du sieur Wolf, coiffeur à Strasbourg, continuent à obtenir le plus grand succès; ils ont l'avantage d'orner la tête des dames sans exiger aucun soin de la part du coiffeur pendant le tems de leur durée. Le dépôt de ces *Tours* est toujours chez le sieur Dalbergue, gantier, au Palais-Royal, galerie de pierre, du côté de la rue des Bons-Enfans, N° 46, à Paris.

A ce Numéro est jointe la *Planche* 366.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.